

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Assemblée générale lyciades 2007

Quand l'Alyc se réunit en ex-papale cité d'Avignon pour y tenir assises, y a-t-il lieu de parler d'assemblée générale ou de conclave? That is the question!... Ou peut-être, même, de concile car, par *concilium*, notre bon vieux latin entend "assemblée délibérative".

Mais laissons la querelle au jugement des puristes et reportons-nous plutôt à l'après-midi du vendredi 5 octobre, lorsque Raoul Pinaud et Maurice Meignien se retrouvent, après s'être perdus de vue depuis quelque 70 ans. On ne se doute pas, alors, que, le lendemain, il en sera de même pour Guy Oberdorff et René Meyère rejoints, 65 ans après, par leur ex-camarade d'internat, devenu le général Alexis Pozzo di Borgo, frère de Jo.

En dépit d'une avalanche de défections - souvent douloureuses, toujours amères - on finit par se dénombrier une bonne quarantaine (autant que des Académiciens français) avec le renfort de 124 signatures précédées de la mention "bon pour pouvoir".

● Samedi 6 octobre.

On sait ce que fut la séance plénière de l'assemblée générale, et l'on peut donc, dans la foulée - cette séance étant tenue pour terminée - siroter son apéritif, puis faire rapidement honneur au menu Novotel avant de se laisser emporter - par le car qu'un léger mistral pousse au train - en direction du Palais des Papes où sept siècles vont se faire contempler en leurs atours gothiques de "plus belle et plus forte maison du monde", au dire de messire Jean Froissard, chroniqueur médiéval d'illustre mémoire.

Dans un premier temps, réminiscence des classes d'éducation physique grâce à un petit crapahut ardu au flanc du Rocher des Doms (domo episcopalis), vers le site élu, par l'UNESCO, "patrimoine de l'humanité".

Ensuite, classe d'histoire, deux guides requis par Michel Challande faisant fonction de M.M. Leca, Martin, Marion voire Nouschi.

● Suite page suivante



1: Panoramique sur l'assemblée générale - 2: Retrouvailles du vendredi soir autour d'une table sympathique - 3: Après quelque 70 ans sans se voir, la reprise de contact entre Raoul Pinaud et Maurice Meignien - 4: Même type de rencontre, le lendemain midi, entre Guy Oberdorff, Alexis Pozzo di Borgo et René Meyère - 5: Table des photographes... photographiés par qui? - 6: La façade gothique du Palais des Papes - 7: En soirée du vendredi: accueil de dernières arrivantes.

Tour palatinopapal et rugbym



1

Les Guelfes partisans de la Papauté, et les Gibelins féaux du Saint-Empire, s'en souvient-on toujours?

Ils ont fait, tout au long du XIIIème siècle, régner la guerre civile dans une Rome qui n'était plus Rome, et chacun des papes successifs a été contraint de nomadiser - *orbi* plutôt qu'*urbi* - dans diverses bonnes villes de ses états d'Italie - incluse la fameuse Anagni où l'infortuné pontife Boniface VIII eut à subir la violence des envoyés musclés de Philippe IV le Bel...

En 1309 enfin, Clément V établit le Saint-Siège en Avignon (centre géographique idéal de cette Europe qu'on nommait alors Chrétienté), bien que fermement décidé, comme le seront ses huit successeurs, à réintégrer Rome dès que viendrait le jour de siéger en toute paix dans sa cathèdre.

Pendant trois quarts de siècle, jusqu'en 1376, neuf papes vont donc régner sur les rives du Rhône; puis, au delà, des légats et des vice-légats prolongeront la présence pontificale jusqu'en 1791, le souffle de la révolution en France séparant alors la cité papale de son giron romain.

Salle des gardes, Grande Trésorerie, Chambre antique du camérier, salle du Consistoire, chapelle Saint-Jean, Cloître, chambre du pape, chambre du parlement, Grande Chapelle, Revestiaire, Terrasse des grands dignitaires, grands jardins... ce n'est pas en un après-midi - même en usant d'un pas gymnastique qui mettrait à trop rude épreuve des muscles et des articulations déjà fort sollicités - que peuvent être découvertes les mille et une richesses que recèlent Vieux Palais et Palais Neuf!

Nos Alycéens ont donc recours, d'abord, à des maquettes représentant les diverses étapes d'édification des palais et de leurs annexes.

Visite, ensuite, de la Cour d'honneur surmontée par une Tour des Anges à mine d'austère donjon, avec ses premiers niveaux aveugles, ses créneaux sévères et ses machicoulis rébarbatifs.

C'est cette cour qui - en juillet de chaque année, depuis 1947 - sert de cadre au fameux Festival d'art dramatique créé par Jean Vilar.

Découverte, ensuite, du Grand Tinel, ancien réfectoire dont s'admire la voûte lambrissée en berceau brisé, reconstituée en 1970 pour remplacer une disgracieuse charpente provisoire édiflée après un incendie ravageur, en 1413.

A la jonction des deux palais, voici la Chambre du Cerf, établie à un quatrième niveau, au dessus de la chapelle privée des Souverains Pontifes et au dessous du *studium* de Clément V.

Restent à... subir les multiples marches du Grand Escalier d'honneur qui dessert la Grande Chapelle.

Structure de Jean de Louvres, l'ensemble est formée de deux volées droites en retour contre le mur noyau, le tout flanqué de chambres qui servaient de poste de garde.

● Samedi soir.

Cadre du dîner de gala, le "Jardin de la Tour" est un ancien atelier de mécanique très artistiquement aménagé sous de très hautes charpentes; on y a conservé le grand axe longitudinal avec son équipement de courroies, de poulies et autres machineries de réparation ferroviaire.

Jean-Marc Larrue, maître des lieux, fait les honneurs du champagne apéritif accompagné de kémias provençales où se retrouvent des senteurs de Là-Bas, agréables prémices à une soirée dont le déroulement, non prévu au programme, pourrait s'exposer de la façon qui suit.

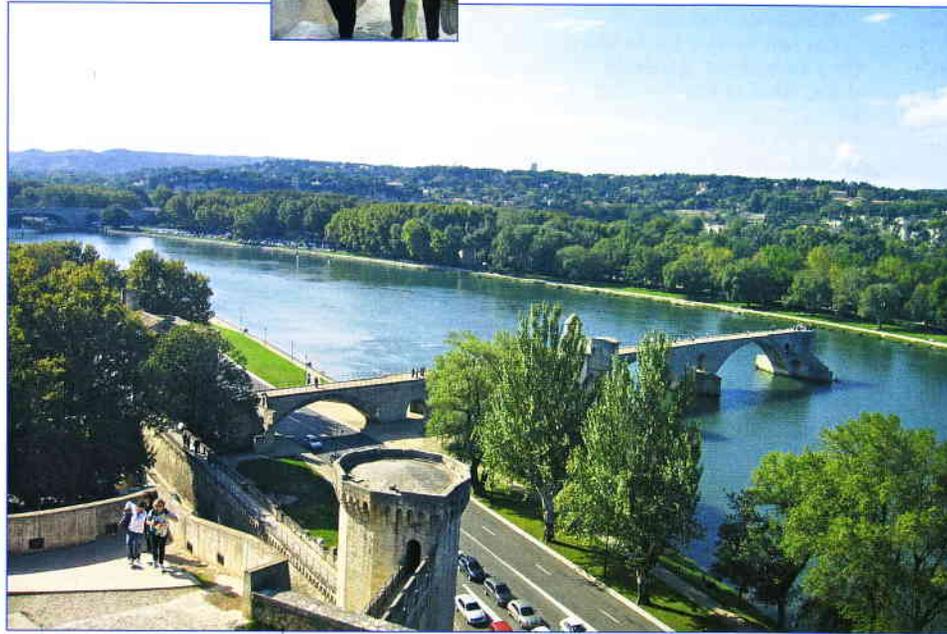
Alors qu'on passe à table, J.M.L. révèle à la compagnie que, dans un lointain Cardiff, les Bleus de l'équipe de France de rugby affrontent les redoutables All Black. Score actuel: Bleus 3, Black 13: un 13 dont on ne sait pas encore s'il va se révéler de bon ou de mauvais augure.



2



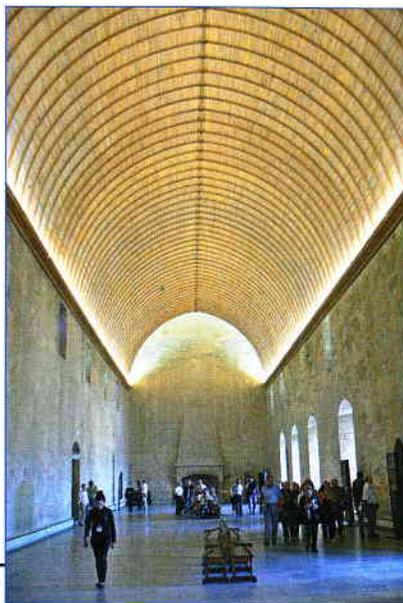
3



4

Le pont tronqué

Au XIIème siècle, la pâte ardéchois Benezet aurait entendu des voix lui confier mission de faire ériger un pont sur le Rhône. Tenu pour fou, il réussit à convaincre l'évêque du lieu et réunit des fonds permettant la construction de l'ouvrage en huit ans, sans doute sur les structures d'une ruine romaine. Détruit par Louis VIII, en 1226, lors de la croisade contre les Albigeois, l'édifice est reconstruit à la fin du XIIIème siècle, et constitue alors le seul passage entre la France et le Saint Empire Romain Germanique. Par la suite, abîmé par des crues du fleuve, il est totalement abandonné au XVIIème siècle - après 1633 - ne conservant que quatre de ses 22 arches initiales et la chapelle romane dédiée à son entrepreneur, sous l'égide de saint Nicolas, patron des mariners du Rhône.



5



6

Pui
13 m
savou
courg
qu'ac
L'é
ensu
nos c
cier le
flanq
Sole
estom
yable
il ne r
Alo
plus
vite, i
reille
- brûl
tite b
de
psalm
tandis
à reb
match
Peu
cocor
temp
nes d
Dél
quatre
le froi
"aux
porce



10



12



15

1: Le g
pour R
Grand
Couge
Marie
10: Jan
Janine
14: Lo
Meign
Guy O

ymondialmania

Puisqu'il ne sied pas d'entrevoir un 13 maléfique pour les Bleus, on peut savourer en toute quiétude la fleur de courgette farcie à la mousse de rougets, qu'accompagne une frange de légumes.

L'égalisation Bleus 13, Black 13 fait ensuite l'effet d'un trou normand, et nos convives ont tout loisir d'apprécier le fumet de l'agneau façon tadjine flanqué de ses légumes du soleil...

Soleil au cœur et béatitude dans les estomacs quand est proclamée l'incroyable nouvelle: Bleus 20, Black 18... et il ne reste plus que cinq minutes de jeu.

Alors les "portables" n'en peuvent plus de rester sagement coits, et, vite, vite, ils se hâtent d'aller rejoindre l'oreille favorite, tandis que - ça et là, - brûlant comme un cierge votif la petite bougie éblouissante chaque assiette du dessert - des Alycéens se prennent à psalmodier un semblant d'incantation, tandis que d'autres préfèrent compter à rebours les dernières secondes du match: 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, zéro!

Peut alors se donner libre cours un cocorico général, comme- aux heureux temps jadis - onc n'en ouirent les tribunes du stade Turpin.

Délice, alors, que la dégustation des quatre desserts chocolatiers: le chaud, le froid, le tiède et le rafraîchi, jouant "aux quatre coins" dans leur arène de porcelaine.



7



8



9



10



12



13



14



15



16



17

1: Le groupe alycéen sur fond de Palais - 2: En route pour la visite! - 3: Main secourable de Francine Oberdorff pour Renée Fleck - 4: Panoramique du pont Saint-Bénézet et de son vieil ennemi-complice le Rhône - 5: Le Grand Tinel à la splendide voûte - 6: Geneviève Deidda, Gabrielle Chéoux, Jacques Furet, Marie-Jeanne Couget - 7: J.M. Larue, directeur du restaurant, Gilbert et Josette Daguet, Georges Couget - 8: Simone Clouet, Marie Castellano, Simone Malpel, Dolly Martin, Danielle Garnier - 9: Vue partielle de la salle et des convives - 10: James Cohen, Simone Berleux, Liliane Piétri - 11: Les desserts arrivent! - 12: Eliane Lirola, Serge Harel, Janine Izaute, Michel Challande - 13: Jean Malpel, encadré par Sophie et Marcel Adida, Simone Cohen - 14: Louise et Jean Baldino, Geneviève et Norbert Alessandra - 15: Claude et Humbert Chardon, Maurice Meignen - 16: Odile Pozzo di Borgo, Lucien et Monique Sibillat - 17: Robert et Simone Rémond, Francine et Guy Oberdorff - 18: Edith et Guy Labat, Eliane Lirola et Serge Harel "brûlent un cierge" à la victoire des Bleus!



18

Croisière rhodanienne



● Dimanche 7 octobre.
 "Mireio" a été baptisé le paquebot rhodanien de la croisière dominicale. Le petit groupe alycéen va se fondre dans la masse des 250 convives du restaurant flottant, puis "vogue la galère!", si l'on peut dire, cap au sud.
 Et se succèdent apéritif et ses petits fours, plat de poissons, côtelettes d'a-



Pas farouche, la chanteuse se cherche quelque compère dans l'assistance, parmi tous les convives que compte sa touristique cargaison, et c'est sur la bouille joviale de Norbert Alessandra qu'elle fixe son choix pour aller, joue (presque) contre joue, jusqu'au bout de sa goulante.

Ainsi arrive-t-on à Fourques qui annonce l'entrée en Arles, ville qui, en 1990, accueillit, la première, les lycéens constantinois devenus trop nombreux pour se retrouver à l'aise dans le cadre familial d'Eguilles.

Une fois à quai, c'est liberté d'action pour chacun, sauf celle de jouer les Cendrillons en ne se trouvant pas - pile! - au rendez-vous de 16 heures.

Or - coïncidence - bien que suivant des itinéraires différents, tout le monde finit par se retrouver au pied des Arènes. Quelques courageux poussent même jusqu'à l'église Saint-Trophime et à son cloître, puis rebrousse chemin pour ne pas rater le départ.

On peut dès lors se laisser paisiblement aller à la remontée du Rhône, tout en contemplant le vol des hérons, des mouettes et des goélands familiers du grand fleuve...

Ne reste qu'à vivre l'ultime soirée aux rythmes d'une sono sur laquelle Guy Labat sait régner en parfait *disk-jockey*. Alors, profitant de la proximité du célèbre pont d'Avignon (presque) tout le monde - les jolies dames qui font comme ça et les beaux messieurs qui font comme ça et aussi comme ça - danse, danse, danse...



gneau, fromage et dessert que dispensent, de table en table, serveuses et serveurs équilibrés, une escalade d'assiettes ascensionnant le long du bras, de l'auriculaire de la main à l'acromion de l'épaule...

Et défile le paysage, tandis qu'une hôtesse - micro en main - fait alterner l'interprétation d'airs familiers et l'indication du nom de sites successifs: petit château, centrale électrique, batterie d'éoliennes, confluent de la Durançe, Barbantane, Aramon, Valbrègues, Beaucaire, Tarascon...



1: Surprise au petit déjeuner du dimanche: Liliane Piétri se découvre une payse souk-ahraissienne en la personne de la préposée thé-café - 2: A bord du "Mireio"; cap droit au sud! 3: Est-ce Norbert Alessandra ou sa bouteille que cherche à approcher la chanteuse du paquebot rhodanien? - 4: Même le toutou Fourment - ici en compagnie du couple Rémond - est sagement du voyage - 5: A la soirée dansante, en fin de journée dominicale, le Président n'est pas le dernier à "s'éclater", au grand plaisir des camarades assemblés sur la piste - 6: Le départ pour Arles à l'entrée de l'embarcadere.



Altermance

Au tout début des années 40, l'un de nos deux professeurs d'anglais fut M. Thewes qui devait disparaître tragiquement en sautant sur une mine - en même temps que le général Welvert, au cours de la campagne de Tunisie, au delà du débarquement anglo-américain de novembre 1942.

Ses cours étaient dispensés dans une salle de classe située au deuxième étage, à la frontière entre le nouveau et l'ancien lycée - salle qui, bien que plutôt petite, était néanmoins dotée de deux fenêtres.

L'une de ces deux fenêtres ouvrait juste au-dessus des cuisines du bahut, lieu où se mitonnait, matin et soir, la nourriture de nos camarades pensionnaires, à grand renfort d'effluves qui s'élevaient des marmites et des friteuses...

L'autre donnait sur une ruelle dans laquelle se trouvait une synagogue, et, de ce lieu saint, montaient des psalmodies qui couvraient parfois la voix de notre professeur.

En hiver, tout allait bien, les deux fenêtres demeurant closes, mais, dès qu'arrivaient les premières chaleurs et qu'il devenait nécessaire d'aérer notre salle de classe, M. Thewes disait à l'un des élèves assis près de l'une ou de l'autre fenêtre: "Ouvrez cuisine!", et les effluves de s'en donner alors à cœur joie...

Et puis, cinq ou dix minutes plus tard, n'y tenant plus, il ordonnait à un autre élève: "Fermez cuisine, ouvrez synagogue!"...

Si bien que toute l'heure de classe se poursuivait en alternance, chacun des choix paraissant très vite plus perturbant que l'autre pour le succès de notre attention au cours.

Claude OZANNE



Trente + "Elles" = 32

C'était en 1956. Pierrette Martin, fille du censeur, et moi, fille de l'intendant, étions logées au lycée d'Aumale. En raison de l'insécurité, le proviseur, M. Daumas, nous avait autorisées à intégrer son établissement. Deux filles figuraient donc à l'effectif de la 3^{ème} B4, très cordialement accueillies si bien que Cherif Habib, le poète de la classe, laissa ainsi s'épancher son lyrisme:

"Ils étaient trente, plus "Elles", cela faisait trente-deux"

Certes, notre position - notamment celle de Pierrette, fille du censeur - était parfois inconfortable, mais nous avons toujours "assumé", si bien que j'ai eu beaucoup de peine à quitter ce lycée après les deux années les plus agréables de ma scolarité et d'autant plus qu'ayant longtemps résidé au bahut même, je le connaissais de fond en comble. Ci-dessus, les deux filles avec le groupe de pensionnaires appartenant à la chorale du lycée: de gauche à droite, en haut, Roth, X, Ackermann, Cross, Léa (devant Cassarino), Ben Youssef et Pierrette; en bas, X, X, X, Harbi, Hadjadj et Habib.

Léa BRACCO BERTRAND

A l'aise dans l'univers scolaire

J'ai suivi les cours du lycée Laveran d'octobre 1941 à décembre 1945, de la sixième à la seconde. Le lycée était une haute bâtisse, rue Nationale, et cette austérité contrastait avec l'animation et le bruit de la rue.

Pour sortir du lycée, nous défilions une à une, en inclinant dévotement la tête devant la directrice Mlle Guiscafré, sous l'oeil plus débonnaire de la surveillante générale Mlle Piazza.

Il me semble que nous portions encore des tabliers où était brodé notre nom - du moins en 6^{ème} et 5^{ème}.

C'était aussi l'époque du lever des couleurs et des hymnes moraux et patriotiques. En l'honneur du Dr Laveran, nous chantions:

"Laveran, lycéennes fières

"C'est notre cri de ralliement,

"Nom qui propose aux coeurs sincères,

"Ferveur, noblesse, dévouement..."

Suivait l'énumération des vertus et des souvenirs, et l'évocation de "la tombe où dort notre père"... et j'ai longtemps chanté, en toute innocence et avec conviction profonde: "la tambouille de notre père", version alimentaire due à quelque traîtrise de grand ou suggestion perfide de mon frère.

Je me souviens d'une cour plantée d'arbres, qui me semblait très vaste, et d'une salle de gymnastique poussiéreuse où je m'attardais volontiers, au lieu d'aller courir, gesticuler et me livrer à des activités physiques qui me paraissaient parfaitement ridicules.

Je me souviens aussi des cours:

- d'anglais avec Mmes Orth et Fargeix, et surtout les demoiselles Marchal, dont la méthode et la gentillesse me ravissaient;

- d'arabe avec Mme Ostoya, qui était un professeur original et avait une fille - Ariane - dont le prénom mythologique me fascinait.

Nous avions aussi, en français et latin, Mmes Foucherot et Ganty. Cette dernière était mère de nombreux enfants, et des élèves prétendaient qu'elle les élevait dans du son! Pourquoi? parce que les souliers étaient rares et que le son tenait chaud! Je me souviens aussi des yeux bleus de notre professeur de musique, Mlle Madeleine Prud'homme. Il y avait, selon des témoins dignes de foi, un rouet dans son salon.

Mon souvenir le plus joyeux est lié à la couture. Ah! ces crises de fou rire incontrôlable, lorsque nous étions as-

sises à de longues tables rectangulaires, et - audace suprême! - commentions les romans de Delyly et Max du Veuzit! Cela nous plongeait, ma grande amie Colette et moi, dans de véritables transes, alors que nous étions censées exécuter coutures anglaises et coutures rabattues - à l'heure actuelle, j'ignore encore ce qui les différencie...

J'aimais beaucoup aller au lycée. Il n'était pas beau, mais je me sentais à l'aise dans l'univers scolaire - travailler étant un plaisir pour moi - et si je ne pouvais m'y rendre à cause d'un gros rhume ou d'une couche de neige qui rendait la circulation impossible, je pleurais de rage.

Il nous arrivait souvent, mon frère et moi, de traverser le plateau du Mansourah, depuis Sidi-Mabrouk, de descendre les escaliers qui menaient à El Kantara, et d'admirer le lever du soleil sur le pont, au-dessus du Rhumel, spectacle inoubliable!

Mon frère obliquait vers le lycée d'Aumale, et je montais la rue Nationale en respirant les odeurs d'épices et en lorgnant les gros beignets huileux que faisaient frire les marchands accroupis sur leur comptoir carrelé.

Marie-José CODACCIONI

Altermance

Au tout début des années 40, l'un de nos deux professeurs d'anglais fut M. Thewes qui devait disparaître tragiquement en sautant sur une mine - en même temps que le général Welvert, au cours de la campagne de Tunisie, au delà du débarquement anglo-américain de novembre 1942.

Ses cours étaient dispensés dans une salle de classe située au deuxième étage, à la frontière entre le nouveau et l'ancien lycée - salle qui, bien que plutôt petite, était néanmoins dotée de deux fenêtres.

L'une de ces deux fenêtres ouvrait juste au-dessus des cuisines du bahut, lieu où se mitonnait, matin et soir, la nourriture de nos camarades pensionnaires, à grand renfort d'effluves qui s'élevaient des marmites et des friteuses...

L'autre donnait sur une ruelle dans laquelle se trouvait une synagogue, et, de ce lieu saint, montaient des psalmodies qui couvraient parfois la voix de notre professeur.

En hiver, tout allait bien, les deux fenêtres demeurant closes, mais, dès qu'arrivaient les premières chaleurs et qu'il devenait nécessaire d'aérer notre salle de classe, M. Thewes disait à l'un des élèves assis près de l'une ou de l'autre fenêtre: "Ouvrez cuisine!", et les effluves de s'en donner alors à cœur joie...

Et puis, cinq ou dix minutes plus tard, n'y tenant plus, il ordonnait à un autre élève: "Fermez cuisine, ouvrez synagogue!"...

Si bien que toute l'heure de classe se poursuivait en alternance, chacun des choix paraissant très vite plus perturbant que l'autre pour le succès de notre attention au cours.

Claude OZANNE



Trente + "Elles" = 32

C'était en 1956. Pierrette Martin, fille du censeur, et moi, fille de l'intendant, étions logées au lycée d'Aumale. En raison de l'insécurité, le proviseur, M. Dumas, nous avait autorisées à intégrer son établissement. Deux filles figuraient donc à l'effectif de la 3ème B4, très cordialement accueillies si bien que Cherif Habib, le poète de la classe, laissa ainsi s'épancher son lyrisme:

"Ils étaient trente, plus "Elles", cela faisait trente-deux"

Certes, notre position - notamment celle de Pierrette, fille du censeur - était parfois inconfortable, mais nous avons toujours "assumé", si bien que j'ai eu beaucoup de peine à quitter ce lycée après les deux années les plus agréables de ma scolarité et d'autant plus qu'ayant longtemps résidé au bahut même, je le connaissais de fond en comble. Ci-dessus, les deux filles avec le groupe de pensionnaires appartenant à la chorale du lycée: de gauche à droite, en haut, Roth, X, Ackermann, Cross, Léa (devant Cassarino), Ben Youssef et Pierrette; en bas, X, X, X, Harbi, Hadjadj et Habib.

Léa BRACCO BERTRAND

A l'aise dans l'univers scolaire

J'ai suivi les cours du lycée Laveran d'octobre 1941 à décembre 1945, de la sixième à la seconde. Le lycée était une haute bâtisse, rue Nationale, et cette austérité contrastait avec l'animation et le bruit de la rue.

Pour sortir du lycée, nous défilions une à une, en inclinant dévotement la tête devant la directrice Mlle Guiscafré, sous l'oeil plus débonnaire de la surveillante générale Mlle Piazza.

Il me semble que nous portions encore des tabliers où était brodé notre nom - du moins en 6ème et 5ème.

C'était aussi l'époque du lever des couleurs et des hymnes moraux et patriotiques. En l'honneur du Dr Laveran, nous chantions:

"Laveran, lycéennes fières

"C'est notre cri de ralliement,

"Nom qui propose aux coeurs sincères,

"Ferveur, noblesse, dévouement..."

Suivait l'énumération des vertus et des souvenirs, et l'évocation de "la tombe où dort notre père"... et j'ai longtemps chanté, en toute innocence et avec conviction profonde: "la tambouille de notre père", version alimentaire due à quelque traîtrise de grande ou suggestion perfide de mon frère.

Je me souviens d'une cour plantée d'arbres, qui me semblait très vaste, et d'une salle de gymnastique poussiéreuse où je m'attardais volontiers, au lieu d'aller courir, gesticuler et me livrer à des activités physiques qui me paraissaient parfaitement ridicules.

Je me souviens aussi des cours:

- d'anglais avec Mmes Orth et Fargeix, et surtout les demoiselles Marchal, dont la méthode et la gentillesse me ravissaient;

- d'arabe avec Mme Ostoya, qui était un professeur original et avait une fille - Ariane - dont le prénom mythologique me fascinait.

Nous avions aussi, en français et latin, Mmes Foucherot et Ganty. Cette dernière était mère de nombreux enfants, et des élèves prétendaient qu'elle le levait dans du son! Pourquoi? parce que les souliers étaient rares et que le son tenait chaud! Je me souviens aussi des yeux bleus de notre professeur de musique, Mlle Madeleine Prud'homme. Il y avait, selon des témoins dignes de foi, un rouet dans son salon.

Mon souvenir le plus joyeux est lié à la couture. Ah! ces crises de fou rire incontrôlable, lorsque nous étions as-

sises à de longues tables rectangulaires, et - audace suprême! - commentions les romans de Delly et Max du Veuzit! Cela nous plongeait, ma grande amie Colette et moi, dans de véritables transes, alors que nous étions censées exécuter coutures anglaises et coutures rabattues - à l'heure actuelle, j'ignore encore ce qui les différencie...

J'aimais beaucoup aller au lycée. Il n'était pas beau, mais je me sentais à l'aise dans l'univers scolaire - travailler étant un plaisir pour moi - et si je ne pouvais m'y rendre à cause d'un gros rhume ou d'une couche de neige qui rendait la circulation impossible, je pleurais de rage.

Il nous arrivait souvent, mon frère et moi, de traverser le plateau du Mansourah, depuis Sidi-Mabrouk, de descendre les escaliers qui menaient à El Kantara, et d'admirer le lever du soleil sur le pont, au-dessus du Rhumel, spectacle inoubliable!

Mon frère obliquait vers le lycée d'Aumale, et je montais la rue Nationale en respirant les odeurs d'épices et en lorgnant les gros beignets huileux que faisaient frire les marchands accroupis sur leur comptoir carrelé.

Marie-José CODACCIONI

Mêlée

Outre les lycées de filles et de garçons, le Constantine scolaire comptait aussi deux Ecoles Primaires Supérieures, également de filles et de garçons. Et les matches de football entre les équipes masculines - la lycéenne et la supérieure - constituaient des moments hautement cruciaux de la saison sportive universitaire.

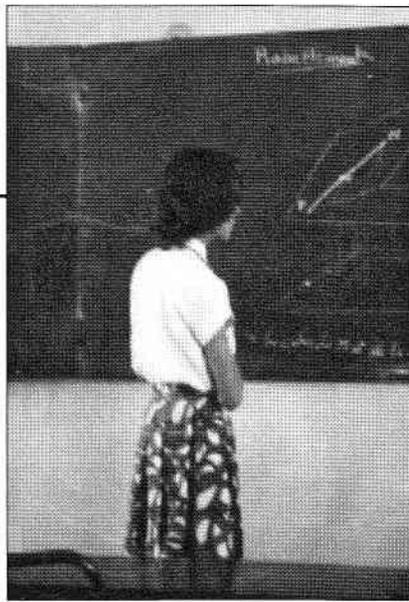
Les affrontements avaient lieu au stade de La Pépinière, au-delà du fameux hôtel Transatlantique.

Comme il se doit, ces demoiselles venaient "supporter" leurs champions, les unes pour l'EPS, les autres pour le lycée.

Lors de mon entrée au bahut, on me raconta que, l'année précédente, l'enthousiasme de la "galerie" avait été si grand et si communicatif que tout avait dégénéré en une gigantesque mêlée générale, au point que - prétendait la légende - il avait fallu faire appel à la police...

Tant et si bien que tout contact - même visuel - entre internes de l'EPS et du lycée, lors des promenades du jeudi, ou du dimanche, était précautionneusement évité par messieurs les pions chargés de faire prendre l'air à leurs ouailles.

M.B.



Au tableau

Laveran année scolaire 1958-59. Photographie en catimini de Mlle Flèche, professeure de mathématiques, face au tableau. Des on-dit furtifs rapportent qu'il lui arrivait parfois de sécher sur une de ses démonstrations.

Méchin D

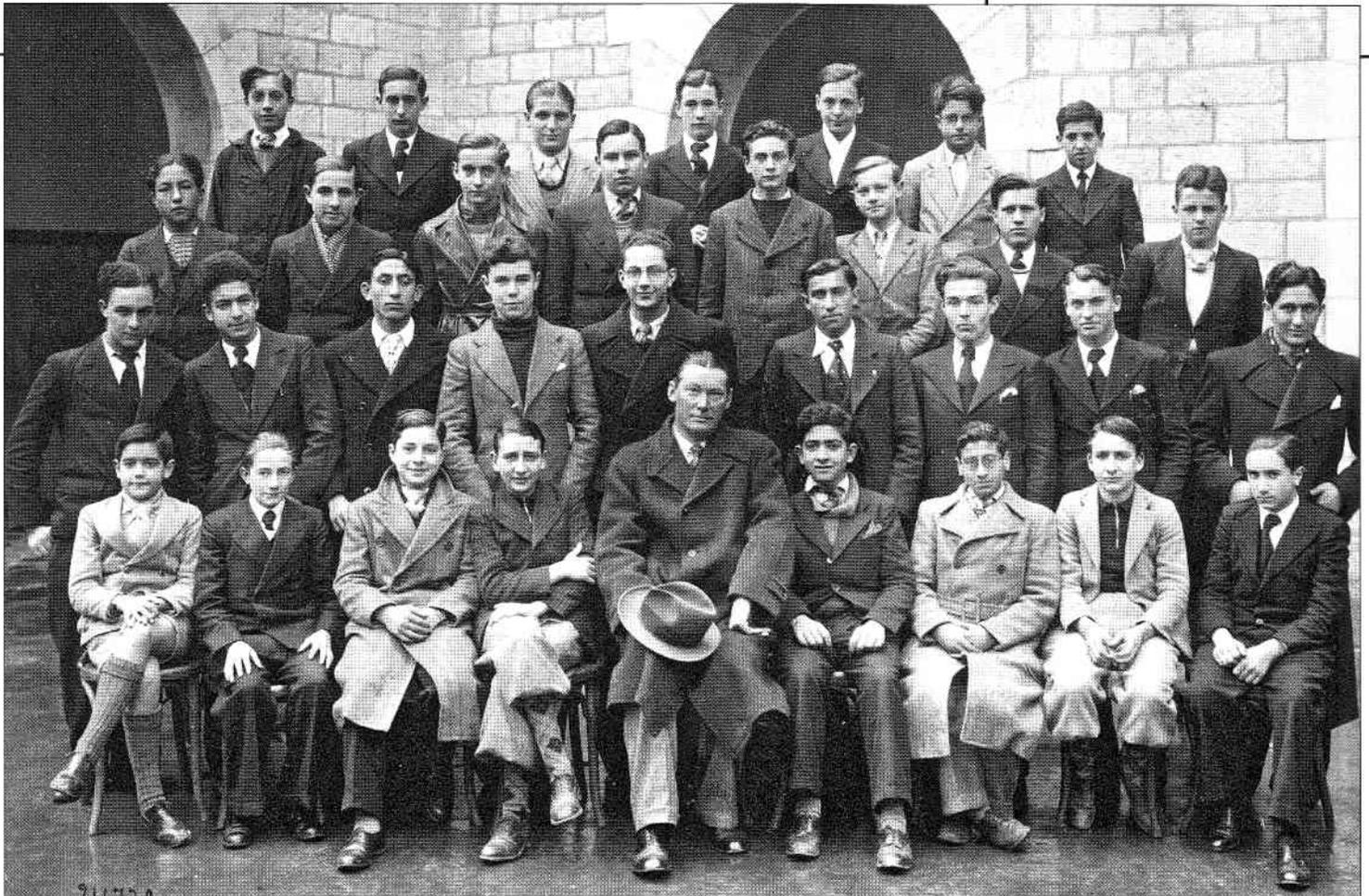
Durant ces années 30 qui furent, pour l'Algérie Française, les "Dix Glorieuses", et - ce qui ne gâche rien - nos années d'adolescence, M. Méchin, répétiteur au lycée de garçons, fut plus particulièrement chargé de "la permanence": dans la salle du même nom, il prenait en charge les élèves éseulés par l'absence d'un professeur (1) ou ceux dont un trou d'une heure ou deux se nichait dans l'emploi du temps.

J'ignore ce qui fit échouer M. Méchin sur notre Rocher, lui qui était originaire des marches du Nord de la France - des Ardennes peut-être.

C'était un gaillard sommairement esquissé par Dame Nature, et dont la rusticité extérieure, pour moi du moins, s'apparentait à certaines statues populaires romanes à peine ébauchées dans de nouvelles souches de bois.

Ignorant tout du dandysme de certains jeunes répétiteurs, il me faisait surtout penser à ces géants des Flandres que l'on promène, lors des "du-casses", dans nos provinces du Nord et "outre-Quiévain", comme disaient jadis les chroniqueurs sportifs.

S'il n'avait pas tout à fait la stature de ces *Gayants*, il bénéficiait de leur pesanteur et de leur bonhomie. Doté d'un puissant et tonitruant organe vo-



Au cours de l'année scolaire 1936-37, étaient-ils en "permanence", les élèves de cette classe de troisième, ou un professeur timide avait-il laissé à M. Méchin le soin de le représenter devant la chambre photographique tripode de l'entreprise Tourte et Petitin? Toujours est-il que le répétiteur affecté à la surveillance de la "permanence" figure sur l'image, encadré - de gauche à droite et de haut en bas - par les élèves dont le nom suit: X, Legeas, Estorges, X, Rectenwald, Ville, X; puis Abdes-med, Ettori, Chambre, Montacié, Serre, Blanchet, X, Jouhaux; puis Kebbache, Benamara, Mecheri, Pierre Orosco, Chouchana, Ange Halimi, Derriou, Bonnafous, Dimech; puis Henri Meignien, Massinon, X, X, Ayoun, Hedjad, X et Choux.

Méchin Dr Jeckyl et Méchin Mr. Hyde

ées 30 qui furent, française, les "Dix qui ne gâche rien - science, M. Méchin, de garçons, fut plus largé de "la permanence du même nom, il les élèves éseulés professeur (1) ou d'une heure ou deux ploï du temps. Mécher, lui qui était ches du Nord de la nes peut-être.

id sommairement es- ture, et dont la rus- our moi du moins, rtaines statues po- à peine ébauchées ouches de bois.

andysme de cer- teurs, il me faisait es géants des Flan- ène, lors des "du- provinces du Nord ", comme disaient ous sportifs.

out à fait la stature bénéficiait de leur ur bonhomie. Doté ntruant organe vo-



cal - vestige du "baritus" des hordes d'Ambiorix, qui glaçait le sang des légionnaires de César - il ne l'utilisait qu'à glacer celui des "petits de sixième", avant que ceux-ci découvrent qu'il était la bonté même...

Si nos chers compatriotes constantinois n'avaient pas tant apprécié les grasses matinées dominicales, ils auraient pu faire, place de la Pyramide ou sous les arcades de la rue Rohault de Fleury, une rencontre que, de nos jours, on nomme "du troisième type": un étrange humanoïde vêtu d'une espèce de toile verdâtre imperméabilisée, coiffé d'un couvre-chef préfigurant le chapeau de brousse, ses extrémités inférieures logées dans de formidables tatanes, bardé d'antennes... pardon! de cannes à pêche, épauettes, salabres, gourdes, carniers, casiers à poissons...

Vision fantasmagorique ou hallucination? Non, rien de tout cela. Ce n'était que M. Méchin sortant de son logis. Non pas le répétiteur de "la permanence", mais le "vrai" Méchin, pauvre Dr Jeckyl qui ne retrouvait sa véritable personnalité que le dimanche, après avoir dépouillé la défroque universitaire de Mister Hyde.

En toute sincérité, je pense que la fonction de répétiteur n'était, pour lui, qu'un pis-aller alimentaire: à l'instar de certain vieux duc shakespearien de "Comme il vous plaira", M. Méchin aurait pu déclarer s'il eût été poète... mais il ne l'était pas: "Cette existence que nous menons loin des lieux fréquentés, découvre des voix dans les arbres, des livres dans les ruisseaux qui coulent, des sermons dans les pierres, du bien dans toute chose".

Dès la sixième, je subodorais cet aspect de la personnalité du répétiteur, et - Féminore Cooper aidant - j'en faisais un "coureur des bois" qui rejoignait "Longue Carabine", dans mon imaginaire admiratif.

Quatre anciens condisciples - les deux frères Ville et les deux frères Lejeas - pourraient parler bien mieux que moi de "ce" Méchin qu'ils accompagnèrent quasiment tous les dimanches pendant plusieurs années.

Je ne l'ai - pour ma part - suivi qu'une dizaine de fois en ses aventures dominicales.

C'est avec lui que je connus, outre les rives du Rhumel et du Bou Merzoug, les eaux prétendument poissonneuses de la rivière des Chiens (oued el Kilab) où j'ai pêché plus de nauséabondes tortues que de fritures. Avec

lui, j'ai parcouru le Guettar el Aïch, Salah Bey, la forêt du Chettaba, le Ravin du Plomb (Chab er Reçaç) et même la lourde croupe du djebel Karkara.

Si M. Méchin ne me fut d'aucun secours en latin (voir encadré ci-dessous) je lui dois une solide formation de "trappeur": allumer un feu, le nourrir en plein vent, identifier nombre de plantes, de volatiles, de minéraux, et même reconnaître quelques empreintes ou crottes de mammifères.

Vinrent les grandes vacances de 1939! Les premiers jours furent consacrés à une sortie en la compagnie d'une demi-douzaine de camarades.

La destination fut choisie par notre répétiteur lui-même: l'embouchure de l'oued M'Saget, à l'est de Philippeville, au delà de Jeanne d'Arc, dans une anse flanquée sur sa droite par les lointaines et marmoréennes falaises du djebel Filfila. But de l'expédition: l'observation d'une famille de prétendus rats-laveurs.

Notre aventure dura une semaine et - nos rats-laveurs ayant fait défection - nous eûmes cependant droit à d'autres révélations: ainsi, en quelques heures, la vie érotique des aquatiques dytiques n'eut plus aucun secret pour nous, et nous récoltâmes aussi une quantité fabuleuse de moules d'eau douce absolument imangeables.

Le Ciel, pourtant, finit par nous prendre en pitié: alors que nous ne pensions plus à eux, M. Méchin releva les traces de la famille raton. Silencieux et masqués par des lauriers-roses, nous pûmes assister à ses ébats, une soirée durant.



Etait-ce vraiment là des rats-laveurs... ou des ichneumons chers à M. Hauvet, professeur de sciences naturelles? Nul ne le sut et ne le saura jamais...

Une semaine plus tard, en plein mois de juillet, nous grelottions tous, frappés de paludisme, et nos familles nous interdirent désormais toute relation extra-lycéenne avec le responsable de "la permanence".

L'année 1939 vit la nomination puis le départ de M. Méchin pour Charleville-Mézières. Là, il n'allait pas tarder à vivre, *pedibus*, l'exode de mai-juin 40, douloureuse aventure qui se terminerait à Pamiers, en Ariège.

Et c'est alors que je perdis sa trace... comme se perd - parfois - celle des rats-laveurs.

Raoul PINAUD

1 Evènement rarissime en cet âge heureux!
● Yvette et Germaine, les deux filles de M. Méchin, furent élèves du lycée de jeunes filles de Constantine.

Horresco referens!

Classe de seconde A A', un jour de l'année scolaire se situant entre octobre 1938 et juin 1939... Emile Canazzi, notre professeur de lettres, nous distribue le texte d'une version latine: un extrait de saint Augustin, approximativement multiplié dans une graphie violette grâce aux vertus d'une pâte à polycopier à l'inoubliable parfum proustien.

Le soir-même, je me mets en demeure de traduire la prose ardente de l'évêque d'Hippone, mais, sans doute arrêté par quelque difficulté, je renvoie courageusement au lendemain...

Ce lendemain, heure de permanence. Chez M. Méchin, bien sûr. Belle occasion, donc, de m'attaquer à la traduction en suspend. Un interne me procure (à l'époque du Félix Gaffiot si cher à René Braun) un abominable Quicherat dépenaillé, mutilé, horriblement souillé de graffiti obscènes, que mon père - interne jadis - avait peut-être feuilleté avec ses camarades au temps de leur commune jeunesse.

L'instrument ne me permettant pas d'avancer dans le décryptage augustien, M. Méchin me propose son aide, prend le texte odoriférant et le nauséabond Quicherat, puis regagne son estrade.

Ravi et soulagé, je peux entamer, avec mon voisin de table, un valeureux combat naval, où cet innocent passe-temps sur lequel "La Française des Jeux" devait réaliser, par la suite, une fructueuse OPA: un *morpion*.

Le soir venu, rentré chez moi, j'entreprends la mise au propre de "ma" version. Traumatizante surprise: l'élégante traduction du répétiteur ne présente qu'une parenté très ténue avec les balbutiements de la mienne, alors que je croyais assez bien maîtriser la langue de Virgile.

Basta! Magister dixit! Sans remords et sans sourciller, je recopie "l'oeuvre méchine".

Vient le jour où M. Canazzi rend nos copies. La mienne a pris des couleurs: sa marge foisonne de signes à l'encre rouge, des *f.s.* (faux sens), des *c.s.* (contre sens) et même - ce que jamais je ne vis deux fois - un "glorieux" et rageur *n.s.* (non sens)... belle occasion, pour le professeur, de donner alors libre cours à son humour corrosif et dévastateur!

Plus jamais je n'eus recours au soutien scolaire de M. Méchin...

Francs-or

C'est en 1860 que parut le décret impérial créant le "Collège communal de Constantine". Le traitement annuel alors perçu par les membres du corps enseignant était, en francs-or:

- principal chargé de classe 3.600 fr.
- surveillant général 1.800 fr.
- professeur de sciences, de rhétorique, de logique ou de seconde 2.800 frs.
- professeur de 3 à... 8ème 2.200 frs.
- professeur d'arabe 1.000 frs.

u un professeur de l'entreprise image, encadré - l, Ville, X; puis Pierre Orosco, d, X et Choux.

Adresse à Mme Césari, professeur de lettres

Lorsque j'eus terminé la lettre ci-dessous et m'apprêtais à l'expédier, j'appris - hélas! - que sa destinataire était décédée avant son époux et non l'inverse, comme on me l'avait dit. Profondément attristée, je me sentis frustrée du dialogue que j'espérais entamer avec elle. Je confie donc aux "Bahuts du Rhumel" les mots que je tenais à lui adresser, espérant qu'ils trouveront un écho chez certaines adhérentes de l'ALYC.

N. J.F.

"Vous allez peut-être trouver ma démarche bien étrange, Madame... mais je viens d'apprendre, par une de mes anciennes condisciples, que vous vivez quelque part en France, peut-être même à Paris, alors que votre existence restait pour moi, depuis des décennies, un mystère indéchiffrable.

"La nouvelle tient un peu du miracle, à mes yeux, en raison de l'âge que j'ai moi-même atteint, et de l'arrachement brutal, définitif, de mon pays natal, l'année de mes dix-huit ans.

"Depuis cette époque, ma scolarité primaire comme secondaire, mon enfance comme mon adolescence se sont trouvées rejetées très loin, dans un passé inaccessible, murées derrière je ne sais quelle frontière imaginaire, comme si ces moments uniques ne s'étaient pas seulement éloignés, terriblement, dans le temps, mais étaient désormais interdits, coupés - par un décret de l'Histoire - de ma vie postérieure. Il y avait, au fond de moi, l'Avant et l'Après de cette traversée mémorable de la Méditerranée, accomplie seule au cours de l'été 1947, pour rejoindre Paris où j'allais, inconsciemment mais consciencieusement, tenter de me construire une vie inspirée de la vôtre.

"Et voila que votre seul nom, prononcé à voix haute il y a quelques jours, a suffi pour faire voler en éclat, dans une joyeuse explosion, toutes ces barrières artificiellement dressées entre moi et moi-même, celles qui me séparaient, jusque là, de ce lycée de jeunes filles de Constantine, où je vous retrouvais journallement, tout au long de ma classe de troisième, pour les cours de français et de langues anciennes, onze à douze heures par semaine, dans l'attente gourmande de vos paroles qui nous faisaient découvrir l'amour de la langue et des oeuvres écrites.

"Je n'ai vu de mes yeux la beauté des fleurs de magnolia qu'en France, bien longtemps après la lecture d'extraits du "Voyage en Amérique" de Châteaubriand, que vous aviez livrés à notre admiration. Mais le mot *magnolia*, découvert dans ce texte-là, chante encore à mes oreilles la précieuse musique de l'incroyable enthousiasme juvénile dont j'étais capable en vous entendant expliquer les passages, par vous choisis, de cet auteur. Ainsi, chaque printemps nouveau ramène, avec les magnolias fleuris de mon quartier, l'enchantement du mot, quasiment magique, et décuple le plaisir de la vue de ces arbres.

"En évoquant pour vous ces heures bénies, je revois nettement votre visage de 1944, si bienveillant, encadré de deux "macarons" de tresses fines qui couvraient en partie vos oreilles, sans vous empêcher pourtant de percevoir nos bavardages. J'entends encore votre voix, d'une douceur délicate, persuasive, nous invitant à écrire sur nos cahiers de texte la référence de la préparation de version grecque pour le cours suivant: dix lignes obligatoires à partir du haut de la page tant... et la suite "ad libitum". Cette expression latine avait le pouvoir de nous ouvrir une marge de liberté dont je voulais profiter à fond. Je passais donc une partie de mes soirées ou de mes nuits à traduire, par passion et pour l'émulation, deux ou trois pages de la suite du récit de Xénophon, "l'Anabase". "Votre "ad libitum" me donnait des ailes: j'éprouvais alors le sentiment de vous offrir mon travail facultatif comme un humble cadeau de reconnaissance, personnel. De votre côté, par vos félicitations pour ce zèle inattendu d'une élève plutôt lente, vous me rendiez largement la monnaie de la pièce.

"C'était dans la petite salle numéro 8 - vous en souvenez-vous, Madame? - dont l'unique fenêtre dispensait un jour parcimonieux; mais la lumière, dans ce climat d'intimité particulier aux cours de grec, avec une dizaine d'élèves à peine, nous venait d'ailleurs, des textes eux-mêmes posés sur nos pupitres, et qui, grâce à vous, devenaient autant de portes largement ouvertes sur le monde de la civilisation hellénique.

"Je me souviens aussi d'un devoir de français sur la *mode*, travaillé à la maison avec une passion peu commune: j'y exprimais, sans retenue ni mesure, ma répulsion pour cette sorte d'esclavage dans lequel, déjà, sombraient beaucoup de mes camarades, devant

"l'obligation" des jupes très courtes, que l'on n'affublait pas encore du préfixe de "mini", ou des coiffures dites "modernes", courtes et frisées.

"Seuls, les dindons vont en troupe!" avais-je fait dire à l'une des interlocutrices de mon dialogue, convaincue que vous m'approuveriez forcément, vous qui portiez aussi, comme moi, les cheveux longs. Quelle désagréable surprise, lors de la séance du compte-rendu, de vous entendre lire à haute-voix ce passage de ma copie, pour... faire remarquer à toute la classe que cette réplique manquait de tact, et l'échange d'idées de courtoisie, de respect pour l'autre. Merci! Madame, de m'avoir donné, ce jour-là, le sens des nuances.

"Je me prends soudain à m'accuser d'avoir trop longtemps attendu pour vous exprimer cette reconnaissance profonde qui m'habite depuis plus d'un demi-siècle. C'est bien à votre talent d'initiatrice que je dois la chance d'avoir trouvé sur mon chemin, plus tard, la merveilleuse enseignante que fut - au lycée de Versailles, en classes préparatoires à l'Ecole Normale Supérieure - Jacqueline de Romilly, deuxième femme élue à l'Académie française; et aussi, d'avoir pu suivre les cours du philosophe Gaston Bachelard, et d'avoir rencontré, en personne, cet être mythique. C'est à votre talent de pédagogue convaincante que je dois le bonheur d'avoir enseigné les lettres pendant toute une carrière de professeur.

"J'ai espéré, tout au long de ma vie professionnelle, laisser à mon tour quelques traces dans la mémoire de quelques-uns de mes élèves, au moins. Devenus adultes, certains m'ont affirmé que c'était le cas. Je crois que vous avez été la première à m'inspirer l'honnêteté fondamentale de l'enseignant qui se met au service de tous les enfants à lui confiés, sans exception.

"Je viens, de plus, en vous écrivant cette lettre, de retrouver le fil qui relie l'Avant 1947 et l'Après, c'est-à-dire l'unité de ma vie. Pour toutes ces raisons, recevez, Madame, l'assurance de ma très vive et affectueuse gratitude."

Nadia JEANNET FERRIER
votre ancienne élève de 3ème A, devenue à son tour retraitée de l'Education Nationale.

Exode

En 1867, Victor Duruy, ministre de l'Instruction Publique, décida que, désormais, le collège de Constantine deviendrait un établissement d'enseignement dit "spécial" c'est à dire sans les classes de latin ni de grec.

Dès lors, tous les élèves qui avaient commencé des études classiques s'empressèrent de quitter ce collège hautement déprécié pour aller suivre les cours d'un lycée d'Alger ou d'un lycée métropolitain.

D'autres se firent inscrire chez les pères Lazaristes qui venaient de se détacher du grand séminaire de Sainte-Hélène pour aller s'établir au centre de la ville, dans les masures de l'ancienne prison aux otages.

Une propagande bien menée sut présenter cet établissement religieux comme une institution ultra-moderne, si bien que même des collégiens israélites n'eurent de cesse qu'ils n'y eussent afflué.

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean MALPEL
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine - 01 64 37 15 40
 - Vice-Présidente Janine SADELER
"Le Cerisier" 68, avenue du Nid
83110 Sanary - 04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel CHALLANDE
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier - 04 67 99 34 39
 - Secrétaire Guy LABAT
4, Mas de Mounel
34160 St Bazille de Montmel - 04 67 86 13 26
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean BENOIT 440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg St-Maurice
04 79 07 29 31


Edelweiss
☎ 04.79.07.05.33